Ronald TIQUET

Les poètes

Théâtre

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse http://www.alexandrie.org
Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur
Date de publication : 08-04-2001

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

Personnages

CASSANDRE (Etudiante, auteur de poésies et de textes romanesques)
MARTIAL (Poète vagabond)
HADRIEN (Poète vagabond, meilleur ami de Martial)
CAMILLE (Etudiante, passionnée de poésie, fille d'Yvan le Guannec)
JULEMONT (Vieil écrivain, éditeur et bon ami de Cassandre, Martial et Hadrien)
YVAN (Yvan le Guannec, patron du café)
LES TROIS LOUBARDS (Amis du garçon et sbires d'Yvan le Guannec)
LE GARÇON(Employé d'Yvan)
SARAH (Bonne de Cassandre)
DENIS (Père de Cassandre)

Scène première

ASSANDRE, SARAH, DENIS
Dans la chambre à coucher, Cassandre est assise sur une chaise, face à son miroir. Sarah replie son linge et le range dans la commode.

CASSANDRE. - Comment est-il possible de vivre comme ça ? Quelle drôle d'existence !

SARAH. - (De dépit) Voyons, Cassandre, vous n'allez pas recommencer ! Je veux bien vous écouter, mais pas pour entendre vos élucubrations existentielles. Il est des heures où il faut prendre sa vie en main, et même si vous n'avez que vingt ans, ça n'est pas penser que de se résigner à de pareilles sottises. Un jour, vous comprendrez que chacun trouve sa voie, à un moment ou à un autre.

CASSANDRE. - Je n'en peux plus, et même toi, Sarah, n'es plus apte à me nourrir d'espoir, tout ce que tu fais, c'est renforcer mon pessimisme.

SARAH. - Que dirait votre père s'il vous entendait ? Il ne serait certes pas bien fier. Vous, une si belle jeune femme, avec tant d'atouts dans les mains, et si résignée !

CASSANDRE. - Tais-toi, tu m'en as dit assez; tu ne comprendras jamais pourquoi je vis de la sorte, tu es tout juste bonne à entretenir ma peine. Ne

vois-tu pas ce qu'est devenu le monde, empli de barbaries et de cruautés toutes plus viles les une que les autres. Je n'aurais pas du naître, non, j'aurais mieux fait de ne jamais exister. S'il est une terre plus infâme que la nôtre, alors je veux bien te donner tout ce que je possède.

SARAH. - Gardez donc ça pour vous, il faut accepter le monde tel qu'il est, ainsi que Dieu nous a permis d'y accéder.

CASANDRE. - Cela m'est impossible !

SARAH. - Qu'il en soit ainsi, mais ce genre de pensées ne vous mènera pas bien loin !

CASSANDRE. - Oh, et puis, va au diable !
A gauche de Cassandre, Denis fait son apparition en criant sa furie.

DENIS. - Cassandre, j'en ai assez ! Nous venons de recevoir ton bulletin scolaire… Tes résultats sont pitoyables ! Si tu persistes à ne rien faire d'autre que d'écrire ta ridicule poésie… (Il hésite) Je t'envoie tout droit rejoindre tes aspirations, et jamais plus je n'accepterai ta présence ici. Tu m'as compris ?

CASSANDRE. - (Posée) Ecoute papa, si mes notes sont si pitoyables, pourquoi ne me demandes-tu pas plutôt les raisons de mon échec ? Au lieu de ça, tu ne fais que crier.

DENIS. - (Il se calme) Eh bien, dis-les-moi donc, ces raisons !

CASSANDRE. - J'ai beaucoup réfléchi, sans parvenir à trouver de réponse, sur l'utilité de mes études. Finalement, j'en suis arrivée à cette conclusion : Je n'aime pas ce que je fais.

DENIS. - Comment ? Penses-tu une seconde à tout l'argent que j'ai investi pour que tu puisses aller dans cette école ? Et à tous les espoirs que j'ai placés en toi ?

CASSANDRE. - (Hautaine) Cela ne me tracasse pas le moins du monde, de toute façon, de l'argent, tu en as à ne plus savoir qu'en faire.

DENIS. - (Hors de lui) Et dire que c'est ma propre fille qui parle ! Je crois que tu as besoin de goûter la vie ; je vais d'ailleurs remédier à ton problème. Demain matin, à l'aube, tu auras fait tes bagages, un taxi t'attendra sur le

seuil. Tu le prendras sans te retourner et tu ne reviendras qu'après avoir obtenu une situation professionnelle stable. Je ne le répéterai pas.

CASSANDRE. - (Sans sourciller) D'accord, tu m'en vois très heureuse.

Denis quitte la pièce en claquant la porte.

SARAH. - Mais suppliez-le de vous garder, qu'allez vous faire, maintenant ? Et où allez-vous loger ?

CASSANDRE. - Il m'importe peu de ma destinée, puisqu'à présent je sais qu'elle sera meilleure que celle qui m'attendait ici.

SARAH. - (Levant la tête vers le ciel) Mon Dieu, pardonnez-la, elle a perdu la raison !

CASSANDRE. - (Quittant la pièce) Tais-toi donc. Je pars, sans aucun regret.

SARAH. - (Elle prie) Notre père qui êtes aux cieux, que ton nom soit sanctifié…(Le rideau tombe sur ses paroles)

Scène II

MARTIAL, HADRIEN, LE GARCON, YVAN LE GUANNEC, CAMILLE

Le rideau est fermé. Martial et Hadrien jouent de la musique sur le devant de la scène. Ils attendent quelques pièces de la part des passants.

MARTIAL. - A votre bon cœur, m'sieurs, dames ! Pour de pauvres chanteurs, une petite pièce !

(Il chante tandis que Hadrien joue de la guitare)
Un beau matin de mai sous la brise branlante
J'ai saisi tes beaux yeux au creux de ma raison
Et les nuages ont bu un peu de ma tourmente
J'ai crié vers le ciel toute ma déraison
Et la bise a roulé sous mes lèvres démentes

HADRIEN. - (Il arrête de jouer) J'en ai assez, Martial. Si nous allions boire un pot ? Je commence vraiment à avoir soif ! (Il pose sa guitare)

MARTIAL. - Déjà ? (Il regarde le godet à pièces) Nous n'avons pas récolté grand-chose ! Ca ne sera pas de trop pour aller au café !

HADRIEN. - Donne, je vais compter !

MARTIAL. - A ta guise, mon ami ! (Il lui donne le godet)

HADRIEN. - (En comptant) Mais si, il y a cent et douze francs, ça sera bien assez !

MARTIAL. - Allons-y alors !

HADRIEN. - Attends, je mets les pièces dans ma poche…
Ils traversent le rideau fermé et se rendent au café. Le rideau s'ouvre. Martial et Hadrien sont assis à une table.

HADRIEN. - (Frappant du poing sur la table) Cette fois, je le propose à la maison Lacambre ! Franchement, je crois qu'à présent, je peux me lancer ; j'ai obtenu l'aval de Julémont.

MARTIAL - (Rieur) Es-tu bien certain de n'avoir rien oublié, mon ami ? Une petite faute, une virgule, une consonance douteuse ou un vers de travers ?

HADRIEN. - Laisse-moi tranquille, j'y ai mis tout mon cœur! Il est parfait !

MARTIAL. - Sacré Hadrien, toujours aussi hésitant, je le lis dans tes yeux !

HADRIEN. - (Il se calme) Julémont m'a dit que la structure était bonne, et que le vers parlait quand on y posait les yeux ! Je peux lui faire confiance, il sait de quoi il parle. Je te le dis, ce recueil est le fruit de ma vie, si on me refuse cette édition, je préfère mourir vivre avec tant de regrets. (Il reprend vigueur et se lève) Je n'accepterai plus jamais d'être traité de doux rêveur, c'est terminé !

MARTIAL. - Je suis certain que le comité de lecture appréciera. Ce sont des professionnels, à mon sens, ils sauront reconnaître ta valeur.

HADRIEN. - (Il dresse le poing vers le ciel) J'espère bien ! Sans ça, c'est la révolution ! (Il se rassied et baisse la tête) Et dire que Vérane ne pourra pas

le lire. Si tu savais comme je regrette, Martial…

MARTIAL. - Peut-être qu'un peu de diplomatie ne l'aurait pas dérangé, impétueux que tu es !

HADRIEN. - Tu commences à m'échauffer les oreilles, agitateur ! Si tu continues, je ne viendrai pas à la réunion de ce soir, et tu pourras lire tes poèmes seul face à l'assemblée !

MARTIAL. - Ca va, calme-toi, tu as gagné. Je promets pour aujourd'hui de ne plus te taquiner. Néanmoins, Vérane aurait apprécié un peu de diplomatie… ! (Il rit)

HADRIEN. - (Il saisit son journal et frappe Martial de tout son saoul) Espèce de mauvais bougre ! Si je ne t'appréciais pas tant…

MARTIAL. - (Il court pour échapper à ses coups) Aie ! Ouille ! Aie !

Ils sortent de scène par la droite, on entend leurs cris qui s'éloignent. Par la gauche entre le garçon de café, le plateau à la main.

LE GARCON. - (Il regarde, étonné, l'endroit par où les deux garçons sont partis) Et qui va payer l'addition, maintenant ? (Il revient sur ses pas et sort de scène, décontenancé. (Il crie) Patron… Les deux gars de tantôt sont ont fiché le camp sans payer !

Quelques secondes plus tard, Martial et Hadrien reviennent, dans les bras l'un de l'autre, essoufflés.

HADRIEN. - (En riant) Ah ! Martial, quelle drôle de vie nous menons !

MARTIAL. - Ose dire qu'elle ne te plaît pas !(Ils se rassoient)

HADRIEN. - Si, bien sur, mais cette instabilité me pèse, quelquefois. J'ai continuellement l'impression de n'être relié à rien. (Il lève son verre) Regarde, nous sirotons nos verres sans savoir ce que nous ferons demain !

MARTIAL. - Quelle importance, la liberté vaut toutes les peines, et toutes les incertitudes. Elle est ce que nous pouvons espérer de mieux. Console-toi, nous vivons sans contraintes ! Pour dire vrai, j'ai peine à nous imaginer faire file au bureau du chômage ! Ou pire, travailler à la chaîne dans une usine, et tout ça pour un salaire de misère ! Je préfère souffrir de la plus grande des

pauvretés plutôt que de vivre tel un prisonnier de l'enserre de cette infernale société !

HADRIEN. - Après tout, la vie n'est pas une adaptation au monde, tu as raison. Notre poésie est l'unique moyen pour arriver à l'épanouissement personnel. Sans elle, je t'assure que dans la seconde, je finis enfermé dans un asile !

MARTIAL. - Ne te substitue pas à ton identité. Même ta folie est honorable, tout autant que le fait d'exister. L'important pour le moment, c'est d'accepter que nous vivons. Le mieux, c'est de modeler le monde tel que nous voudrions qu'il soit, alors peut-être que quelque chose changera. Pour l'instant, mon bon Hadrien, profitons-en le plus possible !

HADRIEN. - A la tienne !
Ils boivent leur verre en se tapant sur l'épaule. A ce moment-là, par où le garçon était sorti, entre Yvan le Guannec, le patron du bar, quelque peu énervé.

YVAN. - Qu'est ce qui se passe, ici ? On vient de me dire que vous étiez partis sans payer !

MARTIAL. - Calmez-vous donc, nous ne faisions que rire de bon cœur. Cela n'est pas encore interdit, que sais-je ? Et quoi, avons-nous l'air de voyous ?

YVAN. - Je n'aime pas le ton que vous employez, faites attention à ce que vous dites. D'ailleurs, payez-moi immédiatement l'addition. Deux limonades… (Il calcule) Ca fera cent francs !

HADRIEN. - (Il fouille ses poches) Ah, misère, je n'ai plus le moindre sou ! La monnaie a du glisser par le trou qui… Martial, tu as de l'argent ?

MARTIAL. - (Très embarrassé) Euh !… C'est à dire que… Nous nous sommes… Fait voler, c'est ça, fait voler… Deux grands gars, très costauds…

YVAN. - Est-ce que par hasard, vous ne vous moqueriez pas de moi ?

MARTIAL. - (Humble) Nous allons être honnêtes avec vous… Nous n'avons pas de quoi payer.

HADRIEN. - Nous sommes de jeunes poètes, sans bien grande fortune,

monsieur. Je croyais avoir quelques pièces pour vous régler l'addition. C'est sans vouloir griveler que nous sommes entrés ici…

MARTIAL. - Que pouvons-nous faire pour vous dédommager ? Dites-nous ce que vous voulez et nous le ferons.

YVAN. - (Le sourire au coin des lèvres) Bon, vous me paraissez être d'honnêtes petits gars. Je vais réfléchir. Finissez donc votre verre et restez bien là, je reviens dans quelques instants.

En marchant lentement, Yvan quitte la scène en levant la tête comme pour réfléchir du sort des deux amis. Martial et Hadrien, pas très fiers, tachent de se taire et de ne pas le regarder.

HADRIEN. - Ce n'est pas vrai ! Tu es complètement malade ! Dire que nous nous sommes faits voler, nous ! Sérieusement, tu nous as vus ? Qui voudrait ?

MARTIAL. - Calme-toi, j'essayais simplement de sauver la situation.

HADRIEN. - Tu parles !

MARTIAL. - C'est quand même toi qui devais payer, je te rappelle !

HADRIEN. - …

MARTIAL. - Ah! , il me semblait bien que la faute ne venait pas de…

A ce moment, Yvan revient sur scène avec un sourire jusqu'aux oreilles, il est accompagné d'une jeune fille.

YVAN. - J'ai trouvé !

HADRIEN. - Ah oui, et quoi ?

MARTIAL. - (Chuchotant à Hadrien) Tais-toi donc, imbécile ! (S'adressant à l'aubergiste) Que devrons-nous faire, monsieur ?

YVAN. - Vous m'aviez bien dit que vous étiez de jeunes poètes, n'est-ce pas ?

HADRIEN. - En effet.

YVAN. - Eh bien, j'ai ici une jeune demoiselle, ma fille, assez férue de poésie, qui ne demanderait qu'à vous écouter. Alors, si vraiment vous ne m'avez pas menti, la scène est à vous ! Et pas n'importe quoi, je veux vos plus beaux quatrains. Qu'elle soit ravie (Avec un semblant de fausseté en regardant sa fille)… (Il s'énerve) Sinon, c'est à la plonge que je vais vous envoyer !

MARTIAL. - (Surpris) Ca va, ça va… C'est d'accord.

HADRIEN. - (Il se retourne vers Martial afin qu'Yvan ne le voie pas) Qu'est-ce qu'on va leur raconter, je n'ai pas de poèmes avec moi… Et en improviser un comme ça, tout de suite…

MARTIAL. - (Il lui fait un clin d'œil) Laisse-moi faire…

YVAN. - Que complotez-vous, allez, je m'impatiente, et la vaisselle aussi !

MARTIAL. - Ne vous inquiétez plus, nous préparions notre texte. C'est chose faite à présent.

YVAN. - J'espère bien !

MARTIAL. - Ce poème est une dédicace à l'amour, non pas l'amour charnel, mais l'amour absolu, idéalisé si vous préférez. Je me suis permis de donner un nom à cette passion. Si vous le permettez, je l'appellerai Cassandre.

YVAN. - (Très impatient) Parbleu ! Appelle-la comme tu veux, mais parle ! Parle !

MARTIAL. - J'y vais.

La jeune fille est assise à côté d'Yvan, les mains crispées sur son mouchoir. Elle est toute ouïe.

MARTIAL. - " Ô délicieuses guerres, qu'à genoux j'ai fini
Offert au cimeterre, de ma douce Cassandre
Puisse son couperet, connaître l'infini
Afin que de sa main, elle ose me pourfendre

Je revivrai toujours, pour être le héraut
Qui viendra la trahir d'une fausse missive

Ainsi de sa colère, je subirai l'assaut
Et je mourrai encore sans plus aucune esquive…
Yvan interrompt Martial dans sa déclamation.

YVAN - Qui a écrit ça ?

MARTIAL. - C'est moi, monsieur.

YVAN. - (Il s'adresse à sa fille) Alors, Camille, qu'en dis-tu ? Ca te plaît ?

CAMILLE. - (Très douce) C'est très beau, mais je voudrais que tu laisses ce jeune homme continuer. Pourquoi interrompre de si douces paroles ? Laisse-le donc poursuivre.

YVAN. - En avant, troubadour !

MARTIAL. - Hum ! Je continue…
" Ô déesse Cassandre, je ferais plus de tours
Qu'alchimiste en possède dans ses plus vieux grimoires
Si tu daignais poser sur mon puissant amour
Juste avant de mourir, un de tes doux regards

Je ferais cent galères, le boulet pour allié
Qui me pèsera moins que ces larmes infimes
Elles perleront pour toi, mon immuable fée
Sans que je ne m'arrête sous tes voûtes sublimes

Comprends-tu, douce muse, c'est le temps qui s'enfuit
Car les corps sont lassés de leurs vies éphémères
Et la mort qui déjà, prend mes chairs vieillies
J'interromps notre histoire, pour le temps de renaître "

Martial termine sur un silence de quelques secondes avant que la jeune fille ne se décide à applaudir doucement.

YVAN. - C'est très bien mes amis, vous avez effacé votre du ! Ma fille est contente, je le suis aussi ! Garçon !… Garçon ! Servez donc un verre à ces deux messieurs !

Pendant qu'Hadrien éponge son front, tous quatre s'assoient à une table. Yvan est tout sourire. Martial aussi.

CAMILLE. - A qui pensiez-vous donc en écrivant ce poème ?

MARTIAL. - Je ne l'ai jamais écrit, je viens de l'inventer à l'instant, tout aussi vite qu'à présent il s'est effacé.

HADRIEN. - La vie est comme ça, vous savez ! Nous n'avons pas toujours du papier ! Il faut apprendre à créer le moment, et à tirer profit de l'improvisation. Mais ça, je vous avoue que Martial le fait certainement mieux que moi.

CAMILLE. - C'est merveilleux.

YVAN. - Et de quoi vivez-vous, mes gaillards ?

MARTIAL. - A gauche d'une pièce de monnaie, à droite d'un spectacle que l'on donne. Parfois une pièce de théâtre, parfois de la simple déclamation de poésies devant de rares amateurs.

CAMILLE. - Et vous préférez la pauvreté plutôt que de travailler ?

HADRIEN. - Nous préférons la liberté. Et si elle s'associe à la pauvreté ; alors, elle sera notre unique compagne.

MARTIAL. - Quelquefois, nous chantons sur la place publique, pas loin d'ici. Hadrien joue de la guitare, et moi, je chante nos poèmes. C'est comme ça, et nous nous en trouvons fort bien.

YVAN. - J'ai un fils, qui doit avoir le même âge que vous. Il y a deux ans, il est parti pour la capitale, afin d'y étudier les sciences économiques. Croyez-moi, fin de cette année, il aura du travail, avec son diplôme, c'est une chose certaine.

HADRIEN. - Moi, je crois que c'est une question de philosophie. Votre fils abordera la vie en tant que pion sociétaire, moi, je la vis en tant qu'homme. Simplement. (Yvan ne comprend pas très bien mais préfère garder le silence)

CAMILLE. - C'est une guerre ouverte. Soyons clairs, le monde s'écroule, et nous sommes les premiers commanditaires de cette catastrophe. Alors, comme Hadrien le dit, vivre en marge n'est peut-être pas une mauvaise chose.

MARTIAL. - En tous cas, je peux vous dire que je n'échangerais ma vie contre aucune autre. Ca non.

YVAN. - Vous êtes de doux rêveurs, mes enfants, avec ce que vous me dites, vous n'arriverez pas à grand-chose, surtout pas à vous faire un avenir.

HADRIEN. - Demain est un autre jour, monsieur, et je remplis celui-ci avec la plus grande des ardeurs !

YVAN. - Eh bien moi, je ne parviendrai jamais à vous comprendre !

MARTIAL. - L'approche de la vie est une chose tout à fait personnelle, et chacun l'aborde à sa façon. Ne nous blâmez donc pas mais contentez-vous de respecter nos opinions. Nous ne faisons de mal à personne. Le respect est notre premier pilier.

CAMILLE. - Je vous envie, mes amis. Quand je vois ce qui m'attend dans la vie !

YVAN. - Comment !

CAMILLE. - Oui, je parle de mes études de droit. Comme si j'avais rêvé d'étudier le droit !

YVAN. - (Il perd de sa contenance) Camille, mais qu'est-ce que tu racontes là ?

CAMILLE. - Je te dis que j'en ai marre ! (Elle se fâche) Marre !

YVAN. - Quel ton emploies-tu avec moi ?

CAMILLE. - Le ton que je veux ! Tu m'entends ou pas ?

YVAN. - Comment oses-tu ? (Il l'empoigne par le bras) Viens ici, je vais t'apprendre ! Monte dans ta chambre !

CAMILLE. - Laisse-moi tranquille, j'en ai assez ! Aie… Tu me fais mal !

YVAN. - (Il peste) Tais-toi ! (Il lève le bras pour la frapper)

MARTIAL. - (Il empoigne le bras d'Yvan) Qu'est-ce qui vous prend ? Vous

êtes malade ?

HADRIEN. - (Il saisit Camille et l'entraîne vers lui) En arrière, Yvan !

MARTIAL. - Laissez-la tranquille, maintenant. Le fait d'être son père ne vous donne pas le droit de la frapper quand elle essaie d'exposer ses opinions.

YVAN. - Pour qui vous prenez-vous, vous allez voir de quel bois je me chauffe !

HADRIEN. - (Il sort un couteau et crie) Reculez, aubergiste ! Je ne veux pas avoir à en faire usage.

YVAN. - (Stupéfait) Bande de petits salauds ! Moi qui vous trouvais sympathiques ! (Il s'immobilise)

CAMILLE. - Regarde, papa ! Tu n'as plus ton cran face à deux hommes ! Hein ! Que vas-tu faire, maintenant ? Moi, je pars avec eux !

Martial et Hadrien se regardent, hésitent, puis devant l'urgence de la situation, marquent leur approbation d'un signe de tête. Tous quatre sont tendus.

CAMILLE. - Je vous en prie, emmenez-moi… Je vous en prie !

MARTIAL. - C'est d'accord, viens avec nous… Tu seras bien mieux que dans les griffes de cette outre puante !

HADRIEN. - Fichons le camp, les amis, partons !

YVAN. - Nom de Dieu, je ne vous laisserai pas…

HADRIEN. - Toi, tu restes là…

Martial et Camille quittent la scène. Avec son couteau, Hadrien tient l'aubergiste à distance quelques secondes avant de s'enfuir lui aussi. Yvan se retrouve seul sur scène.

YVAN. - (Il court vers la porte et il sort en criant) Maudits soyez-vous ! Je vous retrouverai ! Oui ! Vous entendrez parler d'Yvan le Guannec !

On entend ses cris qui diminuent d'intensité. Le rideau tombe.

Ronald TIQUET

A l'éternelle recherche de moi-même, d'autres auraient trop vite fait de dire que je me donne un droit égoïste: celui de partager des ombres qui ne sont d'ailleurs peut-être pas les vôtres. Mais comme ceux qui ne disent mot et vivent, je me livre afin de les tenter, ceux-là et puis malgré tout un peu des autres. La biographie? Elle évolue, comme son auteur qui la cache et se laisse découvrir. Les années passent et ce petit rien qu'est l'écriture nous conserve au delà des photographies. Je suis Ronald. Je suis las, je cherche et j'ignore. Je vous ignore et moi plus encore. Puissiez-vous pour moi déchiffrer un peu de ce monde, juste un peu, comme on fait des poèmes.

Les poètes

Hadrien et Martial, deux idéalistes marginaux, en lutte perpétuelle avec le système social, errent au gré d'une plume qu'ils veulent sauvage et spontanée. Cassandre, jeune étudiante en mal de liberté, souffre d'une vie dictée par son père et vit le remords d'un autre monde. Camille enfin, fille d'un aubergiste capricieux, voit l'univers comme un vent qu'elle goûte de sa fenêtre... Quatre personnages dont la rencontre conjuguera « Les poètes » au temps du vers et de la déclamation pour une épopée fraîche et sauvage. Certains de ses acteurs comprendront que la liberté de chacun n'est parfois pas celle qu'on imagine...